

Bulletin d'histoire politique

Pierre Savard, Entre France rêvée et France vécue. Douze regards sur les relations franco-canadiennes aux XIXe et XXe siècles, Québec, Éditions Nota bene, 2009, 332 p.

Samy Mesli



Volume 19, Number 2, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1054909ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1054909ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mesli, S. (2011). Review of [Pierre Savard, *Entre France rêvée et France vécue. Douze regards sur les relations franco-canadiennes aux XIXe et XXe siècles*, Québec, Éditions Nota bene, 2009, 332 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 19(2), 255–259. <https://doi.org/10.7202/1054909ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pierre Savard, *Entre France rêvée et France vécue. Douze regards sur les relations franco-canadiennes aux XIX^e et XX^e siècles*, Québec, Éditions Nota bene, 2009, 332 p.

SAMY MESLI
Université de Montréal

Décédé en 1998, l'historien Pierre Savard a consacré sa carrière à l'étude de la société québécoise, qu'il a scrutée sous différentes facettes. Spécialiste du XIX^e siècle, et auteur d'un doctorat portant sur les relations du journaliste ultramontain Jules-Paul Tardivel avec la France et les États-Unis, Savard a poursuivi ses recherches sur le catholicisme et l'ultramontanisme au Québec. Professeur à l'Université d'Ottawa, où il a dirigé le Centre de recherche en civilisation canadienne-française pendant plus d'une décennie, il a mené de nombreux travaux sur les mouvements de jeunesse, en particulier le scoutisme, et s'est intéressé à l'enseignement des sciences humaines et de la littérature.

Historien curieux, ouvert sur le monde, Pierre Savard a toujours démontré un intérêt marqué pour les récits de voyage et la découverte de l'Autre, et sa contribution à l'étude des relations franco-québécoises est majeure. Dans l'ouvrage *Entre France rêvée et France vécue*, paru en 2009 aux Éditions Nota bene, l'historien Marc Lebel a rassemblé douze textes de son ancien collègue de l'Université d'Ottawa. Ces articles, qui ont fait l'objet de corrections mineures et d'une mise à jour bibliographique, permettent d'apprécier la diversité des perspectives adoptées par Savard, qui s'est intéressé tant aux relations politiques qu'aux liens personnels et intellectuels noués entre le Canada-français et son ancienne mère patrie.

La fascination de Savard pour l'Hexagone est ancienne. Comme pour tant d'autres jeunes universitaires québécois à la fin des années 1950, «il allait de soi [...] que les études supérieures se complétaient à l'étranger. Chez les littéraires, le passage à Paris était alors obligé» (p. 319). Dans un récit autobiographique, intitulé «Un Québécois en France», Savard revient sur son parcours (chapitre 12): grâce à l'obtention d'une bourse du Conseil des arts du Canada, il part, en septembre 1960, effectuer sa maîtrise

d'histoire à l'Université de Lyon. Il y retrouve le professeur André Latreille, qu'il a connu à Québec et qui l'a beaucoup marqué. Le chapitre 7 lui est d'ailleurs consacré, et rappelle que Latreille, « un ami des Canadiens » a appartenu « à la génération des maîtres français, comme les Raoul Blanchard et les Pierre Deffontaines, qui furent invités après la Seconde Guerre mondiale à aider à mettre sur pied un enseignement universitaire de l'histoire et de la géographie à l'Université Laval » (p. 203). Pendant son séjour à Lyon, Savard entame ses premières recherches en histoire religieuse sous la direction d'André Fugier. Il développe aussi son engagement en faveur de l'enseignement, ce qui l'amène à fonder, en 1962, la Société des professeurs d'histoire du Québec.

Observateur avisé de la société française, comme en témoigne son texte sur les débats identitaires dans l'Hexagone (chapitre 8), Savard a fait des relations franco-canadiennes un de ses thèmes de prédilection. Il s'intéresse d'abord aux rapports politiques entre les deux pays : après la publication, en 1970, de sa remarquable étude sur la création du Consulat de France à Québec, il rédige l'article consacré à l'ambassadeur français Francisque Gay (chapitre 1). Richelement documenté, ce texte dresse un portrait éclairant des relations franco-canadiennes à la fin des années 1940. Ce diplomate a un parcours singulier : journaliste et éditeur, ce militant catholique de gauche, qui a rejoint la Résistance, est élu député en 1945. En poste à Ottawa d'avril 1948 à juin 1949, Gay s'acquitte convenablement de sa tâche, et travaille notamment à relancer les importations de livres français au Québec. Fier de sa formation de journaliste, il porte une grande attention à la presse nationale. L'ambassadeur et sa femme, une conférencière de renom, parcourent le pays d'un océan à l'autre et multiplient les rencontres. Si les rapports ont été cordiaux avec le Canada anglais, c'est paradoxalement au Québec que le diplomate a rencontré le plus de difficultés. Considéré comme un défenseur de l'Épuration, Gay s'aliénera la sympathie de nombreux Canadiens français, encore indignés par le procès du maréchal Pétain et la captivité qui a suivi (p. 41).

La deuxième étude, intitulée « Les Canadiens français et la France de la Cession à la Révolution tranquille », analyse l'évolution des rapports franco-québécois depuis la Conquête de 1763. Alors que « les échanges de personnes restai[en]t considérables au niveau des élites » après le Traité de Paris, la Révolution et les guerres napoléoniennes marquent « une parenthèse dans les relations franco-canadiennes » (p. 82). Les échanges intellectuels et commerciaux reprennent à partir de 1815. Dans la foulée du voyage de la Capricieuse, les liens politiques se renouent. L'engagement commun dans la Première Guerre mondiale finira de sceller les bonnes relations entre les deux États. Ce tableau comporte néanmoins des zones d'ombre : en dépit de la création du Crédit foncier franco-canadien, les échanges économiques demeurent faibles ; l'immigration française

au Québec est relativement modeste. Elle tient, pour partie, à l'arrivée continue de religieux. Dans les années 1840, M^{sr} Bourget recrute des religieux venus de l'Hexagone pour enseigner dans son diocèse. D'autres quittent la France après la proclamation des lois de Jules Ferry, ou après la loi de séparation de 1905. L'expérience vécue par ces immigrants alimentera la solide méfiance qu'entretiennent le clergé et la grande majorité de l'élite canadienne-française à l'endroit de la France républicaine et laïque. D'autres divisions se feront jour en 1940, entre les partisans du régime de Vichy et ceux du gaullisme. Mais, au-delà des ambiguïtés et des conjonctures politiques, Savard souligne la permanence des échanges culturels, qui se déclinent à travers la littérature, le théâtre, la musique et le cinéma.

Les pages qui suivent illustrent la variété de ces relations. Le chapitre 3 s'intéresse à l'intellectuel catholique Charles de Montalembert. Admirateur de la République américaine et opposé à Veuillot, ce qui l'éloigne d'une partie de l'élite ultramontaine, l'historien connaît toutefois un grand succès au Canada. Il entretient des relations épistolaires avec plusieurs intellectuels, tels que Joseph-Sabin Raymond et Denis-Henri Sénécal. Au début du xx^e siècle, ses écrits « sont remis en honneur dans les milieux de collégiens et d'étudiants », et passionnent les historiens Émile Chartier et Lionel Groulx, ce dernier avouant « [avoir été] littéralement envoûté » par Montalembert (p. 127).

L'étude 10 observe l'accueil réservé à l'œuvre de Charles Péguy au Québec. Peu connu de son vivant, c'est l'ouvrage collectif *La pensée de Charles Péguy*, publié chez Plon en 1931 et auquel participe Mounier, qui lance l'auteur de façon durable au Canada (p. 246). Jusqu'aux années 1960, l'influence de Péguy sur les intellectuels et les milieux catholiques est majeure. Le penseur a nourri « une jeunesse en mal de libération tant littéraire qu'idéologique », écrit Savard. Dans une société en pleine modernisation, Péguy, « avec son sens de la simplicité et ses dénonciations de la modernité, [...] sert souvent d'antidote à l'embourgeoisement québécois grandissant après 1945 » (p. 271).

Le chapitre 11 nous transporte sur les pas de l'intellectuel français Claudio Jannet. Juriste de formation, disciple de Le Play, ce fervent catholique noue des liens avec des personnalités canadiennes, comme le juriste Adolphe-Basile Routhier. Il porte dès lors un intérêt marqué pour le Québec, étudie sa politique de colonisation intérieure et salue la liberté dont y jouit le catholicisme. Son voyage en 1880 l'amène toutefois à découvrir les difficultés de la colonisation en milieu agroforestier, et c'est vers l'Ouest canadien et le Texas qu'il tourne son regard. « Il est arrivé que des Français cherchant les États-Unis découvrent le Canada, remarque Savard. [Mais] combien de Français, d'abord attirés par le Canada ont finalement opté pour les États-Unis? Tant il est vrai que pour bien des immigrants, le

Québec, hier comme aujourd'hui, reste une porte d'entrée du Canada, lui-même antichambre de l'"Amérique" » (p. 302).

Deux articles sont consacrés à l'historien François-Xavier Garneau. Celui-ci connaît bien l'Europe, pour y avoir vécu pendant deux ans, au début des années 1830. L'étude 4, intitulée « Ancien et nouveau monde dans le *Voyage* de François-Xavier Garneau », revient sur cette expérience. « Ce voyage est pour Garneau la révélation de l'art » : il découvre le gothique et les monuments néoclassiques. Il est frappé par « l'inégalité sociale qui y règne, et par la considération qu'on y accorde à la culture » (p. 153). Les travaux de Garneau, notamment sa célèbre *Histoire du Canada*, publiée en 1845, suscitent un certain intérêt dans l'Hexagone, en particulier chez l'historien Henri Martin. Passionné par la Nouvelle-France, et animé par un virulent patriotisme, Martin a fréquemment recours aux écrits de Garneau, dont il fait l'éloge (chapitre 5).

Attaché à la France, Garneau n'en manifeste pas moins son admiration pour la prospérité et les institutions politiques britanniques. À l'occasion du centenaire de la Révolution française, une polémique enfle entre les tenants de la France jacobine et l'élite ultramontaine, attachée à la France éternelle et dressée « contre le mal absolu que représentent les principes de 89 » (chapitre 5). Mais, au-delà de l'agitation partisane et doctrinaire, constate Savard, l'épisode révèle la distance qui sépare les deux sociétés : « coupé[s] de la France de l'Ancien régime, puis acculturé[s] politiquement aux institutions britanniques, les [Canadiens français] sont devenu[s] bien étranger[s] à la sensibilité politique de la France moderne » (p. 239). Comme il aimait à le rappeler, les Français et les Canadiens sont séparés non seulement par l'Atlantique, mais aussi par la Manche.

Enfin, le chapitre 6 s'intéresse au mythe des origines normandes des Canadiens français. Même si le nombre des colons issus de cette région est demeuré modeste, environ 20 % du peuplement au xvii^e, la célébration de cet héritage a connu un essor important au xix^e siècle, sous la plume d'auteurs francophones mais également au Canada anglais. Certains historiens vénèrent l'héritage normand de l'Angleterre, et trouvent dans ces racines communes aux deux groupes linguistiques un moyen de renforcer la cohésion nationale. Ainsi, John George Bourinot constatait avec satisfaction que « les Canadiens français sont, parce que descendants des Normands, naturellement aptes à la liberté politique » (p. 186).

Par les champs qu'il a défrichés, Pierre Savard a joué un rôle déterminant dans le renouvellement de l'historiographie québécoise depuis les années 1970. Il s'est aussi imposé comme l'un des plus fins observateurs des relations franco-canadiennes, et l'ouvrage des Éditions Nota bene offre un remarquable panorama des thèmes abordés sous la plume de ce prolifique chercheur. Richement documentés, les textes soulignent la continuité et l'ampleur des échanges culturels entre les deux rives de l'Atlantique,

sans en occulter les difficultés et incompréhensions. Depuis la Révolution tranquille, la donne a changé. Alors que les mouvements de personnes et les échanges de productions culturelles n'ont jamais été aussi intenses avec la France, les Québécois, paradoxalement, «ont redécouvert leur américanité, marquant par voie de conséquence leurs distances avec le Vieux monde». La France rêvée a donc cédé le pas à la France vécue, mais cette situation, conclut Savard, n'empêche toutefois pas «des rapports d'une qualité incomparable pour les Franco-Québécois qui, à travers leur ancienne mère patrie, ont accès plus aisément que jamais à la France de leur temps et à plus que la France».